

16° Y<sup>2</sup>

19111

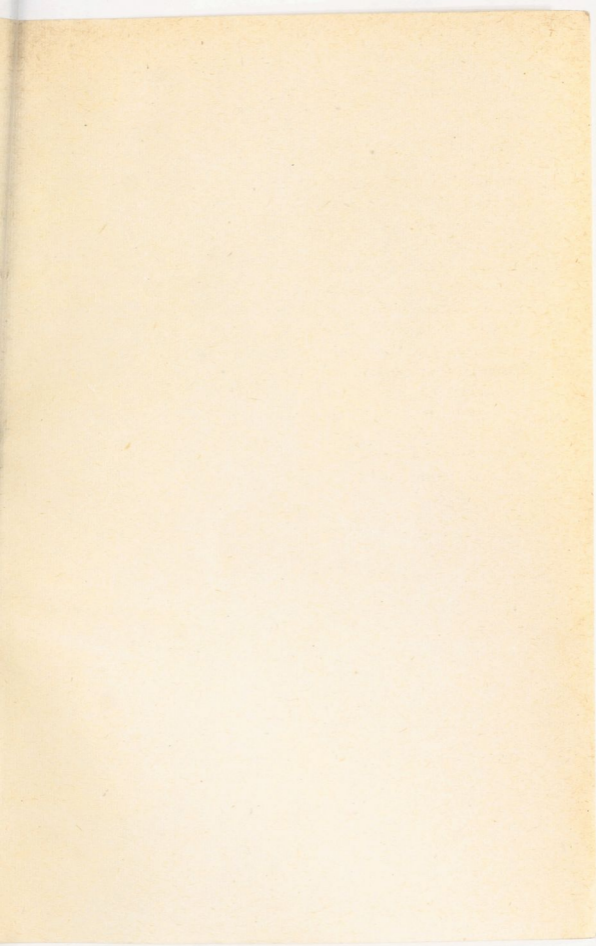
IRÈNE MONESI

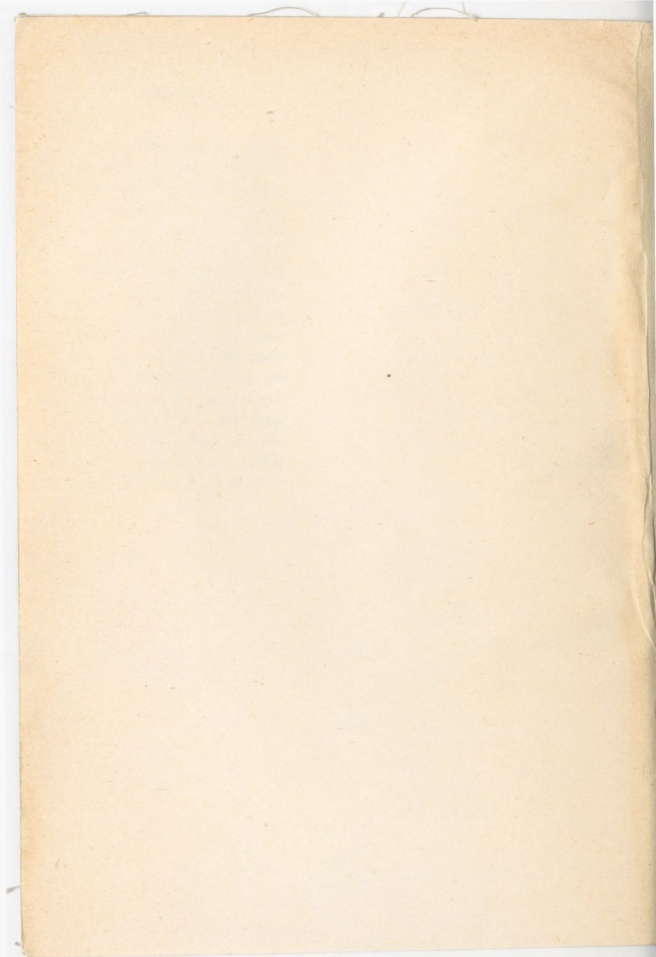
# Althia

*roman*

## ALTHIA

Une jeune femme mariée et mère de deux enfants s'éprend d'une autre femme, plus âgée. Est-ce une "passion contre nature"? C'est une passion tout court: une faim mal sevrée de tendresse maternelle, et aussi un besoin de consoler. Force et faiblesse s'échangent dans cet amour délirant mais chaste. La femme-enfant est abandonnée par celle à qui elle vouait un culte trop absolu pour n'être pas pesant. Cependant ce ne fut pas une passion inutile.





ALTHIA

16 Y<sup>2</sup>

1911

DL. 5 8 1957. 04527

ΑΙΗΤΙΑ

*IRÈNE MONESI*

# ALTHIA

roman



*ÉDITIONS DU SEUIL*

*27, rue Jacob, Paris-VI<sup>e</sup>*

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
DOUZE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN NEIGE  
NUMÉROTÉS DE 1 A 12  
DONT 3 HORS COMMERCE  
CONSTITUANT L'ÉDITION  
ORIGINALE.

*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction  
réservés pour tous pays.*

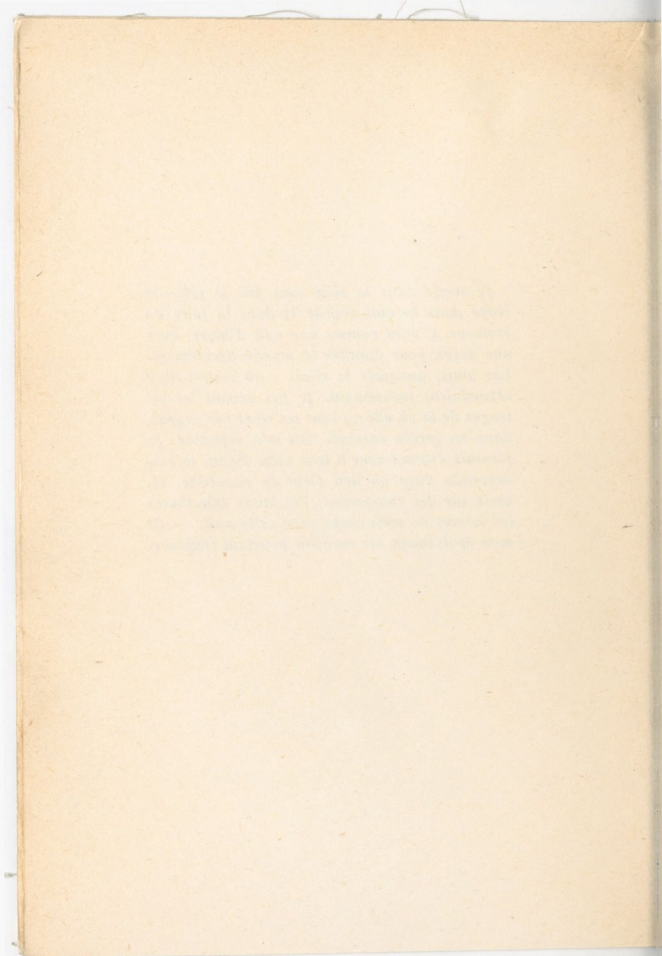
© 1957 by Éditions du Seuil.



A GARANCE, A BAPTISTE.

A GARANCE A BAPTISTE

Je sortis dans la ville sans fin. O fatigue!  
Noyé dans la nuit sourde et dans la fuite du  
bonheur. C'était comme une nuit d'hiver, avec  
une neige pour étouffer le monde décidément.  
Les amis, auxquels je criais : où reste-t-elle?  
répondaient faussement. Je fus devant les vi-  
trages de là où elle va tous les soirs : je courais  
dans un jardin enseveli. On m'a repoussé. Je  
pleurais énormément à tout cela. Enfin, je suis  
descendu dans un lieu plein de poussière, et,  
assis sur des charpentes, j'ai laissé fuir toutes  
les larmes de mon corps avec cette nuit. — Et  
mon épuisement me revenait pourtant toujours.



*PREMIÈRE PARTIE*

PREMIERE PARTIE

L'AUTOBUS qui monte vers Clichy s'arrête à mi-chemin, à la hauteur de la rue de Parme. Quand on a franchi le porche vitré, on entrevoit à travers les branches d'un marronnier une haute verrière qui domine la cour du troisième étage. Ce n'est plus le même air qu'on respire, cet arbre résume un jardin. Le long des murs et des fenêtres closes, une claire musique de piano glisse depuis la verrière tout au cours des après-midi. Quand elle se tait, ce n'est pas encore le silence : selon les saisons, une feuille tombe, les branches gémissent, un oiseau chante. Ce ne fut qu'au début de juillet, avant les vacances, que la musique s'arrêta tout à fait et que l'arbre devint immobile.

D'autres choses cessèrent avec l'été : les battements fous de mon cœur lorsque j'arrivais devant ce studio de danse ; l'angoisse ; la joie aussi, et la tendresse. Je ne sais si ont repris ces murmures

légers de la musique et de l'arbre ; je n'habite pas très loin de la rue de Parme, et j'entends plusieurs fois par jour passer devant ma maison l'autobus qui y mène. Mais je n'y reviendrai certainement jamais.

Quel plaisir eurent mes deux petites filles le premier jour ! Les cours étaient commencés depuis deux jeudis ; nous étions arrivées à la hâte, un peu haletantes ; mais vite l'inquiétude de mes enfants disparut, et elles suivirent les autres, qui semblaient venir ici depuis toujours. Il y en avait bien une quinzaine à courir sur la galerie, entre leur mère et les vestiaires ; des mères accoutumées à ces lieux, aussi, à croire qu'elles passaient leur vie assises sur une chaise, à papoter.

Cet espace lumineux où convergent les regards, c'est la salle de danse. Elle est vide encore, brillamment éclairée, au point que le jour qui entre par la baie vitrée paraît gris. Les murs de teinte pâle sont surplombés par la galerie étroite et obscure où nous nous trouvons. La rencontre de l'obscurité et de la lumière, ces feux de la scène qui se fanent vers les hauteurs de la salle, comme au théâtre, préfiguraient déjà ce combat, cet affrontement qui allaient rendre pour moi ces lieux mêmes si brûlants, je ne pourrai pas dire si ce fut, à la fin, plus de tristesse que de joie.

A un appel, les petites danseuses étaient descendues. Et au milieu de toutes, noire et bleue, vêtue



de noir, si fine, et un foulard clair de mousseline autour du cou, elle était là.

J'allais au-devant d'une danseuse maîtresse de son art ; mais aussi — à quoi l'ai-je su ? — d'un poète, d'une musicienne, de quelqu'un dont la vie et la pensée n'étaient que beauté, exigence, haute tenue.

J'avais encore ce sens de l'absolu, cette insistance un peu bête des jeunes femmes, le moment venu d'envoyer pour la première fois leurs enfants à l'école : rien ne leur semble assez parfait, aucun professeur admirable. Ce fut par hasard que j'appris par un journal du soir le nom de Mlle Althia. Elle enseignait, disait-on, la danse depuis des années, et personne mieux qu'elle n'avait su chez des élèves « éveiller à partir de la contrainte la plus rigoureuse, le sens de la grâce et de la perfection ».

Je fus frappée de voir que ces mots, grâce, contrainte, perfection, qu'on appliquait à la danse, étaient ceux mêmes qui pouvaient aider à définir la poésie. Mon mari, qui bavardait à côté de moi avec M. de Lentz, ajouta que cette définition pouvait aussi s'appliquer à la musique, et nous parlâmes toute la fin de la soirée des mesures, des mètres de la musique, qui étaient chez les Grecs ceux de la poésie et commandaient les rythmes de la danse.

— Quel âge as-tu?

— Neuf ans aujourd'hui.

— Bien. Montre-moi ton pied.

Elle tâta le pied de chaque élève avec attention et saisissait d'un regard rapide la silhouette de la petite personne. A la suite de leurs filles, les mères avaient descendu le mince escalier tournant qui mène à la salle de danse, pour inscrire sur le registre de l'école leur nom et leur adresse.

— Il est bien, ton pied, dit-elle. Va vite à la barre. Ah! dis-moi, comment t'appelles-tu?

— Thérèse, mais presque toujours on m'appelle Tessa.

— Tessa! Comme c'est joli! « La nymphe au cœur fidèle! »

Et elle lui sourit. Mais elle ne leva jamais les yeux sur les mères qui s'agitaient tout autour d'elle.

Enfin chacun fut à sa place, et le cours commença. A droite, à gauche, puis au milieu, elle montrait les pas; calme. Et tout de suite avec la qualité de geste que j'avais espérée: l'aisance, la gravité. Elle donnait à voix murmurée ses indications, parlait à peine; seule rigueur dans cette grâce, le bruit sec d'une canne dont elle frappait en mesure le pied métallique d'un tabouret. Les enfants suivaient, médusés, ce meneur de jeu qui expliquait les règles non plus par la parole, mais de tout son corps; et sans peine, en amateurs du

mystère, ils entraient dans le monde des rites. Une grande jeune fille passait le long du rang et redressait un pied, une taille, une main. Là-haut sur la galerie, les mères se tenaient coites, gagnées par la discipline quasi liturgique, jusqu'à ce que les enfants, qui venaient lentement d'accomplir le geste de la révérence, se soient à grand vacarme précipités sur elles. Ce fut alors à qui parlerait davantage, des mères ou des enfants, tant l'attention s'était longuement retenue ; et nous nous retrouvâmes au dehors comme le jour commençait à tomber.

Je devais retourner trois fois par semaine rue de Parme. Ce mois d'octobre, les cours de Thérèse avaient lieu presque à la nuit. Nous arrivions à l'heure où les arbres d'un jardin voisin rafraîchissaient la rue de leur odeur humide ; où la verrière, déjà éclairée, rendait transparentes les feuilles rousses du marronnier. Mais une odeur sèche de chauffage central frappait la gorge dès qu'on pénétrait dans le vestibule et chassait l'automne au loin.

Je me trouvais assise, les premiers jours, dans ce coin de la galerie où siège habituellement une forte petite femme en blouse blanche, qui est l'habilleuse. Les petites filles venaient la voir, lui demandaient une épingle, du coton pour les pointes de leurs chaussons, et mille autres menus services. Annie donnait le tout, se levait, revenait à sa place, tricotait, veillait à l'ordre.

— J'ai dit à Mlle Althia à quel point vos enfants étaient sages, me dit-elle une fois ; je n'en ai jamais vu d'aussi gentils.

Sans savoir pourquoi, je me mis à rougir. Elle continua à les combler d'éloges, et j'en rajoutai, éprouvant à parler un plaisir inhabituel.

Quand Annie allait voir « ce qui se passe dans le fond », je regardais les petites filles faire leurs exercices. Mlle Althia les dirigeait, vêtue de ce fin maillot noir des danseuses qui singulièrement laisse le corps sans défense. Certains jours de cet automne si tiède, le haut de son collant, plus décolleté, laissait voir des épaules frêles, blanches, de minces bras légers, pareils au cristal. D'abord je me rebellai contre ce corps que je regardais soigneusement, avec une attention presque douloureuse : les hanches étaient un peu fortes, le ventre à peine lourd ; mais le mouvement brisait ces qualités sculpturales ; la danse transformait ce corps, lui donnait les muscles et la force de l'oiseau ; conquise, je me délectai de ces glissements, de ces envols, de la maîtrise de ce souffle, toujours retenu : la danse pour elle n'était pas une frivolité ; plutôt un exercice spirituel, une prière.

Elle travaillait avec une extraordinaire conscience ; jamais satisfaite ; s'agenouillait devant les petits, patiemment rectifiait leurs pieds ; n'entreprenait un exercice nouveau que tous ne fussent bien

## IRÈNE MONESI

Irène Monesi est née à Paris, il y a 34 ans. Elle a eu une jeunesse de pensionnaire : Collège de Cahors, Collège Sainte-Marie à Neuilly, Collège Féminin de Bouffémont. C'est-à-dire qu'elle n'a pas eu le même bonheur que la plupart des enfants. De 1943 à 1946 à Toulouse, où elle devait rencontrer son mari, elle a suivi des cours de psychologie avec l'abbé Jean Plaquent. A écrit des récits pour enfants et, encouragée par P.-A. Touchard, quatre pièces de théâtre. Travaille à un second roman.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

